

Didier Daeninckx

# En marge

*nouvelles*

Denoël



**En marge**

**DU MÊME AUTEUR**

*Aux Éditions Denoël*

**La mort n'oublie personne**

**Le Facteur fatal**

**Zapping**

*Chez d'autres éditeurs*

**Mort au premier tour, *Editions du Masque* (épuisé)**

**Meurtres pour mémoire, *Editions Gallimard/Série noire***

**Le Géant inachevé, *Editions Gallimard/Série noire***

**Le Der des ders, *Editions Gallimard/Série noire***

**Métropole, *Editions Gallimard/Série noire***

**Le Bourreau et son double, *Editions Gallimard/Série noire***

**Lumière noire, *Editions Gallimard/Série noire***

**A louer sans commission, *Editions Gallimard/Page blanche***

**Non-Lieux, *Editions de l'Instant* (épuisé)**

**La Fête des mères, *Editions Syros/Souris noire***

**Le Chat de Tigali, *Editions Syros/Souris noire***

**Quartier du Globe, *Editions Folies d'Encre* (épuisé)**

**Play Back, *Editions Manya***

**Hors limites, *Editions Julliard***

**Autres lieux, *Editions Verdier***

**Le Papillon de toutes les couleurs, *Editions La Farandole***

**Didier Daeninckx**

# **En marge**

**Denoël**

*nouvelles*

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© by Éditions Denoël, 1994  
9, rue Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24147.5  
B 24147.6**

***En mémoire d'un homme en marge,  
Fernand Daeninckx, mon père.***





## YVONNE, LA MADONE DE LA PLAINE

Quatre-vingt-treize faisait ses premiers pas dans la froidure. Les fêtes avaient été éprouvantes : les deux gamins ne me voyaient qu'aux vacances et ils usaient chacune de mes minutes jusqu'à la corde. Leur mère était venue les récupérer le lundi matin, avant l'école. J'avais la crève et, après avoir longtemps hésité à faire une halte chez le toubib pour, comme disait mon père, *piquer un bifton*, j'avais repris le travail à reculons... Sans trop savoir comment, je m'étais retrouvé dans la petite salle où nous nous réunissions en début de mois pour le conseil de rédaction. Le chef de service avait distribué les friandises à ses potes, reportages téléphoniques, enquêtes sur dossiers, travail d'archives, le genre de boulot qui vous repose les pieds et vous isole le nez des virus embusqués... Avant de se tourner vers moi il avait attribué, comme faveur et marque de reconnaissance de son talent, l'interview du maire à Carole, une jeune blonde embauchée le mois précédent. Je ne sais pas où il était allé chercher son sourire d'accompagnement, mais le spectacle de ses dents tartrées m'avait soulevé le cœur aussi efficacement qu'une bûche au fin fond d'un réveillon.

Dans les premiers temps, j'essayais d'anticiper, de deviner quelle vacherie allait m'échoir puis je m'étais résigné, j'attendais que ça tombe... Tout le monde se levait déjà pour arriver en bonne place devant la machine à café. Le rédacteur en chef s'apprêtait à partir et il avait fait semblant de découvrir ma présence.

— Ah, Claude, j'allais t'oublier !

J'ai marmonné « Ce serait trop beau », il a dit « Quoi ? », j'ai répondu « Rien ». Il a hoché la tête d'un air entendu : j'ai traduit « Tu ne perds rien pour attendre », puis il a plongé le nez dans ses notes.

— La météo prévoit que la vague de froid va s'accroître et qu'elle risque de durer une bonne dizaine de jours. Ce serait bien que tu fasses un petit dossier de deux ou trois pages sur les méfaits du froid... Témoignages, conseils, enfin tu vois le topo...

J'ai à peine desserré les dents.

— Tu le veux pour quand ?

— Le 15, ce serait parfait...

J'ai tourné les talons. Carole attendait près de l'imprimante laser. Elle m'a tendu un gobelet rempli de café bouillant.

— Il est sucré... Ça n'a pas l'air d'aller ?

Je me suis pincé le nez.

— Grippe en janvier, marié dans l'année !

Je l'ai remerciée pour le café et le rédacteur en chef m'a rattrapé dans le couloir.

— Au fait, j'y pense, ça fait bien trois mois qu'on n'a rien écrit de consistant sur la Plaine. Baguenaude-toi dans le quartier, je suis certain que tu trouveras tout ce qu'il te faut...

Sur le moment, je n'ai pas réussi à savoir s'il cherchait simplement à m'éloigner de la petite ou s'il en voulait vraiment à ma santé !

En règle générale, je suis assez consciencieux et cette fois encore je n'ai pas dérogé à l'habitude. J'ai dépouillé les dix dernières années de presse locale concernant les frimas, je suis allé discuter avec les inspecteurs de l'hygiène, les assistantes sociales, les flics m'ont dressé une liste de tous les faits divers liés au chauffage, un conseiller municipal m'a expliqué *la politique menée en matière de logement...* Cela m'a permis de grappiller deux jours sous abri, mais il a bien fallu que je me résigne à affronter les rigueurs de l'hiver. Je me suis dit que j'allais commencer par la porte de la Chapelle et que je remonterais doucement vers le Cornillon en suivant la fin du parcours de Saint-Denis avec en point de mire les larges toitures oxydées de la basilique. Juste avant l'impasse Marteau je suis tombé sur un *essedehffe*. Il poussait un caddie débordant de sacs plastique sur le trottoir de l'avenue Wilson. Les façades des anciens docks des alcools nous renvoyaient la rumeur assourdissante de la circulation.

J'ai appuyé sur le contacteur du dictaphone et je me suis approché en lui tendant une cigarette. Il s'appelait Marcel, faisait moitié plus que ses cinquante ans et avait entendu parler d'entrepôts abandonnés, sur les emprises S.N.C.F., du côté de la rue du Bailly.

— Tu es de Saint-Denis ?

— Non, d'habitude je vis à Paname, mais dès que ça descend sous le zéro, les bleus de la préfecture nous

ramassent pour nous parquer à Nanterre. Je préfère encore mieux rester dans la rue... Comme ils n'ont pas le droit de venir en Seine-Saint-Denis, on se réfugie à Saint-Ouen ou à la Plaine...

Il m'a raconté plein de choses que je n'ai pas enregistrées : qu'en hiver il faut toujours marcher, même la nuit, et qu'on ne peut s'arrêter que lorsqu'il neige.

— Je vais te dire, mon pote, il n'y a rien de plus fantastique que de s'enrouler dans un plastique et de se laisser recouvrir par les flocons... Merci pour la clope...

Nous nous sommes quittés sous le pont Hainguerlot et je voulais pousser jusqu'à la mairie annexe quand un attroupement a attiré mon regard. Les gyrophares d'un Samu et d'un car de Police secours tournoyaient au coin de l'impasse Trézel. La lumière couleur d'ennui inondait les façades décrépies. Je traversai une foule de gamins africains, des Capverdiens, agglutinés contre les vitres d'une boutique. Une vieille femme était allongée sur une couverture dans l'ancienne boucherie transformée en cours des halles. Les toubibs abandonnaient un combat visiblement perdu d'avance lorsque je suis arrivé. J'ai montré ma carte de journaliste à un jeune flic dont la visière était surmontée d'une bande de tissu vert. Son visage avait à peu de chose près la même teinte. Apparemment il vivait son premier coup dur.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il a dégluti péniblement.

— Elle a traversé sans regarder, et le camion de chez Machouart l'a renversée...

J'ai sorti mon calepin pour noter les détails.

— Elle s'appelait comment ?

— Yvonne, je crois, c'est tout ce qu'on a réussi à savoir...

Je n'ai rien fait d'autre de la journée... Cinq cents mètres de marche, une discussion avec un clodo en exode, et tout de suite, le drame... Dans la soirée j'ai téléphoné au commissariat. Ils connaissaient un peu plus que le prénom de la femme de l'impasse Trézel : son surnom, la Madone de la Plaine... Je l'ai inscrit en capitales sur la page de garde de mon carnet, suivi d'un gros point d'interrogation. Le lendemain matin à dix heures je suis revenu dans le secteur. Le curé ouvrait les portes de l'église Saint-Fiacre. Il m'était arrivé de l'interviewer au sujet de la reconstruction de la flèche de la basilique, et il me fit un sourire en me voyant venir à sa rencontre.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

Je ne pensai même pas à lui demander son avis sur les effets de la vague de froid. Je pointai le doigt vers l'impasse.

— Je me renseigne sur l'accident d'hier... On m'a dit qu'on l'appelait la Madone...

Ses bras se soulevèrent légèrement, comme par réflexe.

— Oui... J'ai prié pour elle... Une bien curieuse personne... Tout le monde ici lui doit quelque chose, un conseil, une aide, un secours, un sourire, et en échange nous ne disposons que d'un prénom, Yvonne. Personne ici ne sait qui elle est ni d'où elle vient...

Ma main se referma sur le boîtier du dictaphone au fond de ma poche, mais je n'osai pas le sortir, de peur d'interrompre les confidences de l'abbé Lepâtre.

— Comment ça ? On m'a dit qu'elle vivait sur la Plaine depuis plus de dix ans !

— C'est vrai, et le mystère n'en est que plus épais...

Une loco du Chemin de fer industriel traversait la place, en direction de la Montjoie. L'abbé m'a entraîné dans la cour, devant le presbytère, pour continuer de parler à l'abri du vent glacial.

— Albert, le patron du restaurant, se souvient l'avoir vue arriver sur la Plaine. C'était au tout début de juillet 1980, vers quatre heures du matin. Il était à la fenêtre, celle qui donne sur la petite statue de saint Fiacre, et il a entendu comme des appels au secours. Il est descendu. Les cris venaient de l'autoroute. Une voiture était arrêtée, portières grandes ouvertes, et deux femmes se disputaient. La plus jeune a sorti une valise du coffre, l'a déposée sur le macadam, puis elle a pris le volant en laissant la plus âgée sur le bas-côté...

— Yvonne...

— Oui, Yvonne. Albert lui a indiqué l'emplacement de l'escalier de fer et elle a grimpé jusqu'à lui. Elle était incapable de dire quoi que ce soit et semblait avoir tout oublié de sa vie antérieure. Elle était née là, sur la bande d'arrêt d'urgence, une valise à la main... Je l'ai hébergée une quinzaine de jours, ici, puis elle a formulé le souhait de voler de ses propres ailes...

Un jeune couple venu régler les derniers préparatifs de son mariage s'impatientait près de la grille. J'ai poliment accepté la proposition du curé de revenir, à l'occasion, et je me suis installé au *Bar du Saint-Just* devant un grog au cognac. La serveuse se souvenait bien d'Yvonne : à une époque elle avait même donné un coup de main à la plonge, le midi, en échange du couvert.

— Ça a duré deux ou trois mois... Ensuite elle a été embauchée avec les Portugaises, au nettoyage des wagons S.N.C.F... Le boulot est dur, mal payé, mais on ne fait pas la fine gueule quand on n'est pas capable de retenir son nom...

— Vous n'avez pas l'air de l'aimer beaucoup...

Elle a pris un torchon et s'est mise à essuyer les verres, machinalement, sans regarder ses mains.

— Je me méfie toujours des gens qui s'occupent des affaires des autres... Toute médaille, même celle d'une sainte, a son revers ! C'est moi qui vous le dis.

En sortant je suis tombé sur la factrice. Elle était bloquée devant une cinquantaine de boîtes clouées en tous sens dans un hall, et parvenait à peine à glisser un pli par minute.

— Vous êtes nouvelle sur la tournée ?

— Non, je la fais depuis deux ans, mais je n'y comprends toujours rien, les noms changent tous les jours...

Je lui ai proposé de l'aider. Elle disait le nom écrit sur l'enveloppe, à haute voix, et je trouvais la boîte. Grâce à notre association la productivité de la Poste a fait des bonds ! Je l'ai accompagnée jusqu'au chemin des Petits-Cailloux. Je me suis lancé quand elle allait partir.

— Vous avez entendu parler d'Yvonne ?

— Oui, comme tout le monde... Pourquoi ?

— Pour rien... Elle recevait du courrier ?

— A quel nom, et de qui ? Comment ça se fait que vous vous intéressez à elle ? Vous travaillez pour les assurances ?

— Non, je suis journaliste... j'ai envie de savoir qui elle était...

On a remonté la rue du Bailly en parlant. Les camions rouge sang d'un cirque anglais stationnaient devant les grilles des entrepôts de la Sernam. Une écuyère allongée sur un lit pliant lisait, emmitouflée dans un plaid, les mémoires de Chaplin tandis qu'un lama aspirait les rares brins d'herbe qui se faufilaient dans les craquelures du goudron. La factrice m'apprit qu'Yvonne avait gagné son surnom de Madone de la Plaine en rendant visite à tous les solitaires, les réprouvés du quartier. Elle passait la moitié de son temps près du lit des malades, consolait les veuves, s'occupait des enfants oubliés et se tenait toujours prête à donner un coup de main lors d'un déménagement ou de la préparation d'une fête. On a bifurqué sur le pont de Soissons. La factrice plongeait à droite, sur le bureau P.T.T. de la Montjoie. J'avais soudain envie d'être seul. Elle s'est retournée avant d'enjamber son vélo.

— Pour être juste, il faut dire que les gens d'ici ont commencé à lui en être vraiment reconnaissants quand les studios de télé se sont installés dans le secteur...

— Quel rapport avec Yvonne ?

— Dès le départ elle a fait ami-ami avec les vigiles de *TF1*... Le jeudi elle arrivait à planquer dix ou quinze mômes de la Plaine au milieu du public bon chic bon genre du « Club Dorothee »... Pareil pour « Sacrée soirée »... Elle disposait toujours d'une poignée d'invitations. Les heureux élus devaient se placer en fond de salle, pour ne pas être trop repérés par les caméras. Le lendemain, dans les cafés, on ne parlait que de la mère Machin qu'on avait vue, au loin, derrière Jean-Pierre Foucault... C'est surtout ça qui a fait sa réputation, les places dans les émissions.



Rue Paul-Lafargue deux vieilles Espagnoles remplissaient des seaux et des bassines à la fontaine, près du passage S.N.C.F. Elles avaient vaguement entendu parler d'Yvonne, mais la corvée d'eau semblait occuper l'essentiel de leur existence. La plus vieille, ridée comme seules savent l'être les Andalouses, s'est relevée, équilibrant les charges au bout de ses bras maigres.

— Vous savez à quoi je rêve toutes les nuits, monsieur ?

J'ai écarquillé les yeux.

— C'est pourtant simple, monsieur : mourir avec l'eau courante...

Je me suis octroyé une pause dans un petit restaurant qui faisait l'angle avec la rue du Landy. Un veau marengo noyé sous une meule de frites craquantes... Les conversations des habitués couvraient le raffut des R.E.R. au-dessus de nos têtes. On s'apercevait des passages de rames au léger tremblement du vin, dans les verres. Les murs étaient décorés d'agrandissements de cartes postales anciennes. Une immense avenue bordée de platanes, des cheminées d'usines, des trams, des chevaux, des groupes de badauds souriant au photographe. Le patron a remarqué mon intérêt. Il griffonnait la note, sur le coin de la nappe.

— Ça a drôlement changé, hein !

— C'est où ?

Il a tendu le bras vers la porte d'entrée.

— L'avenue du Président-Wilson... La dernière partie du parcours du martyr avant son arrivée au cœur de Saint-Denis... Avant l'autoroute c'était comme ça de

la porte de la Chapelle à la porte de Paris. Allées, contre-allées... Plus large et plus longue que les Champs-Élysées... Des arbres par milliers... Les gens se rassemblaient tous les soirs et marchaient, comme en Espagne... Ils ont tout cassé avec leur autoroute. C'est une tranchée, mais c'est pire qu'un mur, chacun reste de son côté... Ils parlent de la recouvrir et de refaire des jardins, mais je me demande si ça effacera les mauvaises habitudes...

J'ai sorti un billet de cent de ma poche et je l'ai lissé du plat de la main. J'ai vidé mon fond de verre.

— Oui, et si elle avait été recouverte, il y a dix ans, Yvonne n'aurait pas pu remonter sur la Plaine...

Il s'est assis à califourchon sur la chaise d'en face.

— Vous connaissiez Yvonne ?

— Non, je l'ai simplement vue hier, après son accident...

J'ai menti, enfin j'ai arrangé la réalité à ma façon, pour faire durer le contact.

— J'écris un article sur elle, pour le journal départemental...

— Dans ce cas je vous conseille d'aller voir Boroslaw, il pourra vous en dire pas mal sur elle. Vous le trouverez au Cornillon, juste après les jardins ouvriers du Gaz... Dites-lui que vous venez de la part de Mouloud... Mouloud, c'est moi...

J'ai longé les terrains vagues sur lesquels s'élevait le meccano géant des gazomètres. Des arbres aux pointes attirées par la lumière crevaient les verrières des anciens ateliers, mais la végétation et les vestiges de l'industrie morte reculaient irrémédiablement devant

les bulldozers, laissant la place à de nouvelles voies rapides, aux façades clinquantes des laboratoires de recherche. Le verre fumé des immeubles de bureaux diffractait le paysage et les nuages gris. Les arêtes de métal de la tour Pleyel, au loin, renvoyaient les rayons du soleil d'hiver. Les bouleversements de la géographie avaient repoussé Boroslaw au-delà de la frontière, sur Aubervilliers. Il avait installé son campement près du canal, à l'abri du majestueux pont de la A86. Un vieux camion Citroën en tôle ondulée sur les flancs duquel on lisait encore « Pharmacie centrale » et un numéro de téléphone, PLA 34 16, était garé près de l'ancien chemin de halage. Derrière, une fourgonnette deux-chevaux, capot ouvert, exhibait la misère de ses entrailles. Le toit du véhicule servait de plancher à une sorte de cabane bricolée à l'aide de bouts de bois, de plastique, de morceaux de toile cirée. Boroslaw s'affairait à l'arrière de la fourgonnette transformée pour moitié en cuisine et pour moitié en atelier de mécanique. J'ai attendu qu'il finisse de réchauffer sa boîte de ravioli pour signaler ma présence. L'énoncé du nom de Mouloud a dissipé toute trace de méfiance. J'ai même dû refuser une part de la conserve, offerte de bon cœur. Il s'est mis à me parler, ne s'interrompant que pour enfourner la cuillère dans sa bouche. Il était né en Pologne, au début des années 20, et son village était successivement passé sous contrôle soviétique, allemand, de nouveau soviétique et aujourd'hui biélorusse. Fait prisonnier par les nazis et libéré par les alliés, il avait préféré s'engager dans la Légion étrangère, en 1945, plutôt que de retourner chez le petit père des peuples. Depuis quelques années le mal du pays le travaillait en

profondeur, et il passait le plus clair de son temps à mettre au point un prototype particulièrement économique de voiture-habitation-atelier afin de revoir son village natal, Czesternik, avant qu'il ne soit trop tard. Quand j'ai prononcé le surnom d'Yvonne, la Madone de la Plaine, il a sorti un litre neuf de Franvin et m'en a servi une tasse, d'autorité.

— C'était une bonne fille, pratiquement la meilleure de toutes celles que j'ai connues... Et comme on disait dans la Légion, sans se vanter, elles étaient légion ! Je l'ai rencontrée devant chez Cazeneuve, quand les ouvriers occupaient l'usine, avant que ça ferme... Elle faisait la quête aux feux rouges, pour les grévistes, et je vous jure qu'elle leur donnait tout. Rien pour sa pomme ! Elle a habité dans mon camion pendant presque un an, en tout bien tout honneur, notez bien, avant de s'installer dans son gourbi de l'impasse Trézel...

J'ai fait semblant de boire sa mixture, mais mes lèvres sont restées collées au bord de la tasse.

— Elle vous a parlé de son passé, d'où elle venait ?

— Non, jamais... Pour moi, c'est Yvonne, j'ai besoin de rien de plus... Les gens inventaient n'importe quoi, que c'était une ancienne putain en fuite, une faiseuse d'anges recherchée par la police, ou qu'on l'avait jetée sur l'autoroute pour une sombre affaire d'héritage... Qu'est-ce que ça change au bien qu'elle nous a fait, à tous, qu'elle soit une évadée de Pigalle ou une bonne sœur défroquée ?

A l'approche du 15, le thermomètre s'est mis à franchir des records, un printemps humide s'est installé sur



**Didier Daeninckx**

## **En marge**

*Des gestes par millions inscrits dans le regard perdu  
d'un mineur silicosé de quarante-sept ans.*

*Un regard d'après les camps.*

*Un regard d'avant le sida.*

*Un regard qui pèse des siècles.*

*Un regard photographié par Willy Ronis.*

*Un regard qui vous fixe depuis la couverture de ce livre.*

*En marge, c'est autant de portraits tendres ou ironiques, tracés par la plume sans complaisance et l'œil sûr de Didier Daeninckx, qui tous parlent de la marge.*

*Aux récits d'ouverture qui se situent dans la banlieue, symbole même de la marge — et qui plantent le décor de notre actualité avec ses laissés-pour-compte, ses exilés de l'intérieur —, succèdent ceux où l'on rencontre, au détour de situations drôles ou mélancoliques, d'autres habitants des marges, abandonnés de l'amour, oubliés du temps. Puis le périple s'achève — de la banlieue à la banlieue — avec pour l'auteur un retour à l'enfance, à ce qui a nourri son imagination et façonné sa sensibilité, mémoire et présent mêlés.*

**Didier Daeninckx**, né en 1949 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), est l'auteur chez Denoël de *La mort n'oublie personne*, *Le Facteur fatal* et *Zapping*.



B 24147.6  1.94  
ISBN 2.207.24147.5  
85 FF TTC